

# LA MORT DU Prince Impérial.

M. Augustin-Filon, l'éminent écrivain, qui fut, comme on sait, attaché pendant de longues années à la personne du Prince Impérial en qualité de professeur d'histoire et de français, vient, dans de très intéressantes conférences, de raconter ses souvenirs sur son ancien élève.

Ces souvenirs ont été publiés par la "Revue hebdomadaire". Nous lui empruntons le récit, poignant dans sa simplicité, des derniers moments du jeune Prince, quand, au Zoulouland, où il était allé combattre dans les rangs de l'armée anglaise, abandonné par son escorte, il fut surpris par les noirs, leur tête un instant avec un courage héroïque, et, finalement, tomba sous la grêle de leurs zagasies.

Dans les premiers mois de l'année 1879, éclata la guerre dans l'Afrique du Sud. Une peuplade nègre, sans discipline et presque sans armes, avait envahi et annihilé une petite armée anglaise. L'Angleterre devait à tout prix venger ce désastre en soumettant les vainqueurs d'Isandwala.

L'un après l'autre tous les officiers de sa batterie partirent pour l'Afrique, et le Prince crut qu'il allait de son honneur de ne pas rester derrière eux. La vérité est que, soldat dans l'âme, son instinct le poussait à courir là où l'on se battait; il avait la fièvre, la passion de la guerre. Il écrivait quelques mois auparavant à son ami, le capitaine Bigge, aujourd'hui sir Arthur Bigge, secrétaire de George V: "J'ai soif de sentir la poudre". Il est tout entier dans ce motif-là. Aussi sa mère fit-elle des efforts désespérés pour le retenir, et tous ses amis de France joignirent leurs instances aux siennes: ses amis anglais, au contraire, le poussaient à partir. Il ne faut pas trop leur en vouloir: ils croyaient que le Prince irait là-bas en touriste, en sportsman. Ils ne connaissaient pas, comme l'Impératrice, cette nature avide de danger jusqu'à la folie, ils ne savaient pas que, n'y eût-il qu'un poste périlleux, il trouverait moyen d'y être. Aussi était-il tous sans inquiétude. Mais sa mère ne connut pas une heure de joie, pas une minute de paix après son départ, et son vieux serviteur, Uhlmann, au moment où il s'embarquait avec lui pour l'Afrique, disait au baron Corvisart: "Ah! vous pouvez bien lui dire adieu, vous ne le reverrez plus!"

C'était le premier chagrin qu'il faisait à sa mère. Aussi s'appliqua-t-il, lui, un peu paresseux d'ordinaire à écrire, à se montrer le plus régulier, le plus abondant et le plus tendre des correspondants. Il raconta à sa mère les incidents de son voyage dans de jolies lettres illustrées de charmants croquis. Au Cap, à Durban, à Maritzburg, il fut l'objet d'ovations enthousiastes. Un léger accès de fièvre, par lequel il paya son tribut au climat, l'empêcha d'abord de prendre part aux opérations. "Je suis, écrivait-il à l'Impératrice, comme un cheval de troupe attelé à la charrette et qui entend sonner la charge." La charrette, c'était une batterie d'artillerie qu'on ne se pressait pas d'envoyer sur le théâtre de l'action, aussi réussit-il à se faire attacher à l'état-major général, et en particulier au colonel Harrison chargé du service le plus actif de l'armée, celui des reconnaissances en pays ennemi, en vue de choisir le site des campements.

Cette vie pénible, comme ses lettres en font foi. Dans l'intervalle de ses courses périlleuses, il rédigeait des rapports qui furent très appréciés. J'ai eu entre les mains le projet de construction d'un fort destiné à assurer les communications de l'armée avec sa base d'opérations. Des juges très compétents ont déclaré ce travail hors ligne, autant par l'attention donnée au moindre détail que par l'originalité des vues.

C'est dans la matinée du 1er juin 1879 que les deux corps d'armée devaient franchir la frontière et camper à Itéfé. Le Prince était chargé d'aller en avant et d'explorer la contrée afin de choisir la place du second camp. Dans la soirée du 31 mai, un autre officier, attaché au même service, le capitaine Carey, vint trouver le colonel Harrison, et lui demanda la permission d'accompagner le Prince pour rectifier, disait-il, des erreurs, ou combler une lacune dans ses propres cartes. "Très bien, dit le colonel, vous commanderez l'escorte et vous veillerez à la sûreté du Prince. Si vous ne vous étiez pas présenté, j'aurais choisi pour cela un autre officier." Notez ce mot qui précise la situation. Le Prince pouvait être chargé d'une mission de haute importance, mais comme il n'était pas officier anglais, il ne pouvait pas commander à un seul homme. Il n'y a pas de doute possible là-dessus. Le Prince, d'ailleurs, joint son témoignage à celui du colonel Harrison, puisque les derniers mots qu'il ait écrits sur son carnet son ceux-ci: "escorté un jour par le capitaine Carey." De ce mé-

meille elle enveloppe le dorga d'obscurité et de silence. Il est là, seul, et abandonné, celui que nous avions entouré de tant d'affection, celui sur le sommeil duquel tant d'être dévoués avaient veillé avec amour pendant toute son enfance.

Un grand artiste l'a représenté ainsi, et il a fait surgir à l'horizon vague, comme les fantômes d'un rêve, la silhouette de la Colonne et celle de Notre-Dame qui avaient assis à son entrée dans la vie et qui reviennent planer, comme les dieux antiques sur le dernier acte de la tragédie.

Mais je m'en tiens à la réalité, et je ne vois, au-dessus de sa tête, que la morne et indifférente splendeur du ciel austral et de ses constellations inconnues.

Vers le matin, la lune se lève et vient effleurer le visage du Prince endormi. Je ne vous dirai rien de la journée qui suivit, ni de la découverte du corps par l'armée anglaise, ni des honneurs rendus au cercueil dans son solennel retour vers l'Europe: je ne vous raconterai pas ses émouvantes funérailles, ni le jugement de l'homme qui avait mission de veiller sur lui et qui l'a abandonné sans tenter un seul effort pour le sauver. Mais je vous demande cependant de rester encore un instant avec moi dans ce fatal recoin, ou plutôt d'y retourner l'année suivante lorsque revient la nuit du 1er au 2 juin. Vous y verrez une femme en deuil, c'est elle dont le cœur est brisé, celle qui a tout perdu en perdant son fils. Elle est venue souffrir là où il souffrait, mêler au moins ses larmes au sang dont il arrosait cette terre. Elle est seule, elle pleure et elle prie! De temps en temps, sur la crête du ravin, une main écarte les herbes, une tête noire apparaît qui fixe sur l'étranger un regard curieux et étonné, mais où il entre peut-être de la sympathie et du respect. La nuit touche à sa fin. Quelqu'un n'y a aucun vent, la flamme des cierges se couche comme sous un apaisant invisible. "Est-ce toi, murmure la mère? Tu veux que je me retire?"

Ainsi se termine la veillée funèbre. Eh bien! moi aussi, Messieurs, lorsque je descends dans la crypte de Farnborough où il repose, j'essaie de rentrer en communication avec le mort aimé, j'interroge la tombe, voici ce qu'elle me répond, et c'est cette voix qui parlera aujourd'hui la dernière:

"Ne me plaignez pas de n'avoir point régné! Ne me plaignez pas d'être tombé si jeune les armes à la main! Plaignez-moi seulement, oh! plaignez-moi de n'avoir pu mourir pour la France!"

AUGUSTIN-FILON.

## COMPLICE?

La loi! la loi! fit Michel Brey en hochant sa belle tête pensive. Elle n'est pas toujours d'accord avec la morale... ni avec la conscience!

—Comment! Vous qui l'enseignez!... —Précisément. C'est bien parce que je la connais que j'en parle sans ambages... tant il est difficile parfois d'en harmoniser le texte et l'esprit! Evidemment, le troupeau humain a besoin de règles; mais ces règles, si essentiellement variables selon le climat, la latitude, les mœurs, ne le sont pas moins, en vérité, devant presque chaque occasion de les appliquer, chaque cas en particulier, chaque échantillon de la race.

Les différences ne sont pas moins accentuées entre les individus qu'entre les espèces... Aussi que de problèmes pour troubler l'esprit des honnêtes gens, susciter leurs scrupules, évoquer leur sensibilité! Qui ne s'est pas trouvé pris dans de certains dilemmes ignore à quel point les vérités éternelles peuvent primer parfois les préceptes conventionnels.

—Qu'appellez-vous les vérités éternelles? —La Bonté, la Pitié, la Justice et autres vertus de "second plan"; les sens très vifs d'une Equité supérieure aux textes.

—Cela peut mener loin. —Très loin. Ce ne sont point là théories pour superficiels ni pour timorés. Moi qui vous parle, Michel Brey, de l'Institut, commandeur de la Légion d'honneur, fonctionnaire, personnage officiel, j'ai transgressé l'un des commandements les plus formels du code; j'ai été, ni plus ni moins, le complice d'un assassinat.

—Vous plaisantez? —Aucunement. Ma part de crime était formelle, qualifiée, répréhensible, condamnable au premier chef. Et le pis est que je ne me repens de rien, qu'en hardi par l'impunité, je referais le même geste avec un cynisme accru par les événements.

—Contez, Michel! —Volontiers... —C'était une maigrichotte, plutôt rousse que blonde, le teint piqué, comme un abricot, de points de soleil; pas jolie, mais toute en expression, avec une sorte de grâce endolorie dans le geste, dans la démarche, d'admirables yeux dont le regard empêchait de voir la couleur, et une voix inoubliable! On a trop usé et abusé du "violoncelle fêlé" pour que je recoure à cette redite, sans quel que ennui. Mais ici s'affirment la raison et la force des vieux clichés: c'est leur parfaite justesse. On ne saurait les remplacer: ils sont indispensables à rendre exactement ce qu'ils expriment.

—Bonne et cependant ténue, presque sans résonance, mais avec des vibrations profondes et brèves, comme à bout de soufflé, elle vous prenait aux entrailles, cette voix, elle vous poignait le cœur. "Il y a trente ans de cela, et j'en entends encore la musique grave et émouvante: l'adagio de la "Pathétique" dans un gosier humain.

"N'allez pas induire de ce qui précède que le moindre sentiment de galanterie m'animaît à l'égard de Marie-Joséphine. D'ailleurs ce qui suit vous débusquera. Je venais, par amour, d'épouser une chère femme, et eussé-je été libre qu'aucun attrait de ce genre pouvait être exercé sur moi par cette gringalette.

"Euse et moi, au contraire, étions unis encore dans la pitié qu'elle nous inspirait, dans l'estime que méritait son courage, sa fierté à cacher le malheur de sa vie, la dignité qui la rendait, muette, plus pâle encore que d'ordinaire, les dents serrées, lorsque la sympathie envers elle semblait tourner à la compassion.

"Elle était la femme d'un garde-barrière qui buvait, la rouille de coups, entendait quelle travaillait au dehors tandis que lui, à l'aise, regardait passer les trains. Alors, tantôt elle allait un peu coudrer dans le village; tantôt, de porte en porte, son panier au bras, propre, nette, ses beaux cheveux la casquant de soleil, sa petite robe noire sans un trou, sans une tache, elle offrait de la mousse, du muguet, des fraises, des giroles, des bruyères, tout ce que la forêt peut fournir de ressources au pauvre monde.

"Une fois, on la vit l'arcade sourcilieuse fendue, bandée d'un mouchoir. —"Je suis tombée, dit-elle. —"Une autre fois, son bras gauche resta immobilisé quinze jours. Elle inventa qu'une bicyclette l'avait renversée.

On souhaitait de bien bon cœur qu'un train passât sur son homme ou qu'une congestion l'abâtît. —"Cela dura pendant des années. Marie-Joséphine semblait fondre comme cire, et sa jeunesse s'éclaircissait. Mais, c'est alors que Marc Gignot, le charpentier, vint travailler par là. C'était un beau gars, solide et franc. Il entendit parler Marie-Joséphine, et leurs yeux se croisèrent... —"Bonjour! Bonjour! Je ne crois pas qu'il y eut jamais autre chose entre eux. Mais la poignée

## Le Château de Reichshoffen.

A TRAVERS L'ALSACE.

M. André Halley, candidat à l'Académie française, vient de publier à la Librairie académique Perrin, un très intéressant volume, où il a réuni les impressions rapportées de ses nombreux voyages en Alsace. Nul mieux que lui, en effet, n'a parcouru avec une observation plus attentive cette contrée. Il en a pénétré l'âme, comme il en a fouillé les traits pittoresques. Et, à son tour, il a acquis cette conviction que l'annexion "morale" de l'Alsace n'était pas un fait accompli.

Nous détachons de son livre les pages suivantes sur un coin de cette terre alsacienne, dont le nom sonne encore si tragiquement à nos oreilles:

Au milieu d'une aimable et fraîche campagne doucement ondulée, voici un village aux blancs murs, à des toits de tuiles rouges, coupés de petites avenues. La gaieté d'une fête foraine remplit aujourd'hui les rues; partout de petits marchands ont dressés des boutiques; les fenêtres ouvertes des auberges laissent voir des buveurs attablés; la foule des paysans va et vient devant les tourniquets et les musées de cire. Je suis à Reichshoffen! Et ce mot a conservé une sonorité si tragique, il évoque dans nos imaginations tant de visions héroïques et funèbres, qu'un moment j'ai peine à croire que cette bougade en liesse soit la même, d'où, il y a quarante ans, nous vintrent les premières nouvelles de notre premier désastre!...

A vrai dire, la bataille qui, en France, porte le nom de Reichshoffen n'a pas été livrée à cette place. On se battit le matin à Wœrth et dans l'après-midi à Froeschwiller, qui est à quatre kilomètres d'ici. C'est à Morbronn et dans les environs d'Elz saashausen que les cuirassiers chargèrent et moururent. J'ai tout à l'heure traversé ce champ de bataille, où il est encore facile de suivre les phases du combat; car des monuments et des tombes y marquent les positions successives qu'occupèrent les deux armées. Mais Reichshoffen a vu l'épouvantable déroute de l'armée de Mac-Mahon, et de tels souvenirs font un poignant contraste avec le spectacle de la nature souriante et des villageois en fête... —

A l'extrémité d'une des rues, un grand donjon, débris impitoyablement restauré d'un ancien château fort, se dresse à l'entrée du château moderne. Celui-ci montre tout de suite ses nobles et simples architectures de la fin du dix-huitième siècle. C'est un grand corps de logis que flankaient autrefois deux ailes symétriques terminées chacune par une colonnade d'ordre dorique.

Le parc, avec ses pelouses, ses eaux courantes et ses massifs de grands arbres, environne l'édifice, bâti tout entier en grès des Vosges. Les fondations d'aujourd'hui sont un cadre d'or à ce château rose, devant lequel d'immenses pelouses déroulent leur tapis d'humide verdure.

Admirable tableau qui, par ses lignes et ses couleurs, nous offre le parfait modèle d'une certaine beauté que l'on peut dire proprement alsacienne. L'accord intime de la maison et du paysage, la robuste simplicité de la construction, la délicate harmonie du feuillage et du grès des Vosges, tout cela forme la séduction même de l'Alsace. Nulle part, je ne l'ai plus vivement sentie.

Reichshoffen avait appartenu tout à tour aux évêques de Strasbourg et aux ducs de Lorraine. Il était la propriété de François de Lorraine, lorsque celui-ci devint empereur, et le vendit à Jean de Dietrich, maître de forges de Niederbronn, qui, anobli par Louis XV et créé baron de l'Empire, fut seigneur de Reichshoffen, d'Oberbronn et de Niederbronn.

La baronne d'Oberkirch nous a laissé l'amusant récit des réjouissances qui furent données pour le mariage du petit prince de Nassau-Sarrebruck avec Mlle de Montbary. L'épousée avait dix-huit ans et son mari en avait... douze! "On convia toute la province, toutes les cours environnantes; ce fut magnifique. Les chasses, les promenades, les repas, les promenades en voiture durèrent trois jours. Le mari ne voulait pas danser avec sa femme au bal; il fallut lui promettre le fouet s'il continuait à crier comme une chouette, et lui donner, au contraire, un défilé d'avelines, de pistaches, de dragées de toutes sortes pour qu'il consentit à lui donner la main au menuet. Il montra une grande sympathie pour la petite Louise de Dietrich, jolie enfant plus jeune encore que lui, et retourna auprès d'elle aussitôt qu'il parvenait à s'échapper. Je ne puis dire combien nous avons ri de la figure de ce petit bonhomme."

A l'époque de la Révolution, le château de Reichshoffen, dont le propriétaire avait été envoyé à l'échafaud, fut acheté à vil prix par un certain Mathieu, qui le garda jusqu'en 1811, et, par bonheur, ne s'avisa pas de le démolir. Il le vendit à Paul Athanase Reichshoffen.

Reichshoffen avait appartenu tout à tour aux évêques de Strasbourg et aux ducs de Lorraine. Il était la propriété de François de Lorraine, lorsque celui-ci devint empereur, et le vendit à Jean de Dietrich, maître de forges de Niederbronn, qui, anobli par Louis XV et créé baron de l'Empire, fut seigneur de Reichshoffen, d'Oberbronn et de Niederbronn.

Le parc, avec ses pelouses, ses eaux courantes et ses massifs de grands arbres, environne l'édifice, bâti tout entier en grès des Vosges. Les fondations d'aujourd'hui sont un cadre d'or à ce château rose, devant lequel d'immenses pelouses déroulent leur tapis d'humide verdure.

Admirable tableau qui, par ses lignes et ses couleurs, nous offre le parfait modèle d'une certaine beauté que l'on peut dire proprement alsacienne. L'accord intime de la maison et du paysage, la robuste simplicité de la construction, la délicate harmonie du feuillage et du grès des Vosges, tout cela forme la séduction même de l'Alsace. Nulle part, je ne l'ai plus vivement sentie.

Reichshoffen avait appartenu tout à tour aux évêques de Strasbourg et aux ducs de Lorraine. Il était la propriété de François de Lorraine, lorsque celui-ci devint empereur, et le vendit à Jean de Dietrich, maître de forges de Niederbronn, qui, anobli par Louis XV et créé baron de l'Empire, fut seigneur de Reichshoffen, d'Oberbronn et de Niederbronn.

## Chasses au rat

Il y a, dans le sous-sol de Paris, des chasseurs de rats qui, parmi le réseau des égouts, ramassent peu à peu une petite fortune.

L'un d'eux, Georges Ménard, cantonnier des col ecteurs, est devenu d'une adresse prodigieuse. Il est bien connu à l'Hôtel de Ville de Paris: on l'y appelle le Nemrod des rats. Par un moyen à lui, il réussit chaque jour à récolter, si l'on peut dire, soixante rats d'un seul coup. Et vivants! Il a une clientèle fort appréciable pour ce gibier précieux. En vue de l'élevage des chiens ratiers dans les ratodromes, à Maugebe, Roubaix, Lille, Oatend, on lui achète ses prises de 40 à 75 centimes la pièce. On connaît la jolie légende de l'homme à la flûte qui entraînait vers la rivière des régions de rats pour en débarrasser son village. Mais Georges Ménard est plus pratique.

Un statisticien consciencieux a découvert qu'il n'existe pas à Londres moins de 170 facteurs de pianos, lesquels facteurs construisent annuellement 90 000 instruments, utilisant pour ce faire 100 000 défenses d'éléphants. Pourvu que dans sa tombe le pauvre Rayer ne lise pas ces chiffres effrayants!

La plus vieille femme du monde C'est sans contredit Nina Tataraviloff, une paysanne du Caucase qui vient de célébrer son 166e anniversaire. Bien qu'elle soit tout à fait impotente, elle jouit encore de toutes ses facultés mentales.

Le célèbre étalon Flying Fox vient de mourir au haras de Jardy, d'une congestion. Ce fils d'Orme et Vampire fut un des chevaux les plus marquants de notre époque. Aucun sportsman n'a oublié la brillante carrière qu'il a menée. En course, il n'a jamais connu la défaite; aucune des grandes épreuves classiques, Deux Mille Guinées, Derby, Saint Léger, ne manque à sa collection. Mis en vente au début de sa quatrième année (1900) lors de la liquidation de l'écurie du duc de Westminster, il fut acheté par M. Est-mond Blanc qui le paya un peu plus d'un million. Le chiffre fit sensation. Mais cet achat audacieux qui avait tout l'air d'une folie, fut en réalité une merveilleuse affaire. Dès sa première année de monte, il produisit Ajax et Gouvernant, et l'année suivante, Pillastre, trio Jardy, Val d'Or, Adam, Ajax, qui n'a jamais été battu, a gagné le prix du Jockey Club et le Grand Prix; Jardy, diminué par la maladie, a failli gagner le Derby d'Epom. Les produits de Flying Fox ont gagné en courses publiques 4,137,376 francs. Jardy a été vendu 750,000 fr., Val d'Or, Gouvernant et Adam, environ 500,000 fr. chacun. Flying Fox, avait moins bien réussi ces dernières années. Mais il laisse des descendants dignes de lui; Adam, le père de Marsa, et Gouvernant, qui sont actuellement en Autriche; Jardy et Val d'Or qui ont été importés dans la République Argentine. Jardy vient, dans ce pays, en tête des étalons gagnants.

Le fameux Campanile de Venise est enfin presque terminé. Il sera inauguré le 14 juillet, neuf ans, jour pour jour, après son effondrement. Il ne reste plus qu'à mettre en place les sculptures de la logette qui couronne le clocher et les quatre lions des faces nord et midi; ce n'est qu'à grand-peine qu'on a pu reconstruire ces statues colossales qui avaient été fort abîmées. Il avait été question de retarder l'inauguration du Campanile en 1912, afin de célébrer en même temps le millénaire de la fondation de l'édifice primitif. Mais les Vénitiens n'ont pas voulu attendre: il leur tardait de revoir leur cher Campanile.

Le riz rouge Plusieurs explorateurs avaient déjà rencontré en différents parties de l'Afrique du riz croissant à l'état spontané, mais il semble qu'aucun d'eux n'ait attiré son attention sur une variété très caractéristique dont M. Assuran signale l'abondance au Sénégal, aux environs de Richard Toll. Ce riz est le produit d'une plante à rhizomes, vivace par conséquent, qui repousse d'elle-même, aux premières pluies de la saison. Les terrains où il croît sont inondés régulièrement par le Sénégal ou par ses affluents, et à mesure que le fleuve monte, on voit s'élever la tige qui conserve sensiblement la même hauteur au-dessus de l'eau. Le grain, très rouge, très sec et assez dur, se gonfle dans l'eau en abandonnant une grande partie de sa coloration. Avec nourrissant, il est fort apprécié par les indigènes qui le récoltent sans la moindre culture.

Encore un "gratte-ciel" On annonce la construction dans Broadway, la grande artère new-yorkaise, d'un gratte-ciel qui dépassera de beaucoup tous ceux dont s'enorgueillit le grand port américain. Il se composera de deux parties: d'un immeuble colossal d'une hauteur de 225 mètres et qui ne comptera pas moins de trente étages, et d'une tour de 70 mètres qui surplombera ce bloc formidable. Cette tour aura elle-même vingt-cinq étages, soit un total de cinquante-cinq étages et une hauteur de 295 mètres pour la bâtisse entière. C'est un multimillionnaire, M. Wollworth, qui la fait édifier. Le terrain seul, qui a une superficie de 39 500 pieds carrés, a coûté 25 millions de francs, et M. Wollworth estime à 62 millions les frais de construction. Il convient de signaler que M. Wollworth a réalisé son immense fortune en fondant dans les grandes villes des Etats-Unis des magasins où les objets, sans exceptions, sont vendus au prix uniforme de 25 et 50 centimes.

La plus longue barrière Elle va être établie à la frontière des Etats-Unis et du Mexique depuis El Paso (Texas) jusqu'au Pacifique sur une longueur de 1 300 kilomètres. Elle sera faite en roc artificielle.

## Que de pianos!

Un statisticien consciencieux a découvert qu'il n'existe pas à Londres moins de 170 facteurs de pianos, lesquels facteurs construisent annuellement 90 000 instruments, utilisant pour ce faire 100 000 défenses d'éléphants. Pourvu que dans sa tombe le pauvre Rayer ne lise pas ces chiffres effrayants!

La plus vieille femme du monde C'est sans contredit Nina Tataraviloff, une paysanne du Caucase qui vient de célébrer son 166e anniversaire. Bien qu'elle soit tout à fait impotente, elle jouit encore de toutes ses facultés mentales.

Le célèbre étalon Flying Fox vient de mourir au haras de Jardy, d'une congestion. Ce fils d'Orme et Vampire fut un des chevaux les plus marquants de notre époque. Aucun sportsman n'a oublié la brillante carrière qu'il a menée. En course, il n'a jamais connu la défaite; aucune des grandes épreuves classiques, Deux Mille Guinées, Derby, Saint Léger, ne manque à sa collection. Mis en vente au début de sa quatrième année (1900) lors de la liquidation de l'écurie du duc de Westminster, il fut acheté par M. Est-mond Blanc qui le paya un peu plus d'un million. Le chiffre fit sensation. Mais cet achat audacieux qui avait tout l'air d'une folie, fut en réalité une merveilleuse affaire. Dès sa première année de monte, il produisit Ajax et Gouvernant, et l'année suivante, Pillastre, trio Jardy, Val d'Or, Adam, Ajax, qui n'a jamais été battu, a gagné le prix du Jockey Club et le Grand Prix; Jardy, diminué par la maladie, a failli gagner le Derby d'Epom. Les produits de Flying Fox ont gagné en courses publiques 4,137,376 francs. Jardy a été vendu 750,000 fr., Val d'Or, Gouvernant et Adam, environ 500,000 fr. chacun. Flying Fox, avait moins bien réussi ces dernières années. Mais il laisse des descendants dignes de lui; Adam, le père de Marsa, et Gouvernant, qui sont actuellement en Autriche; Jardy et Val d'Or qui ont été importés dans la République Argentine. Jardy vient, dans ce pays, en tête des étalons gagnants.

Le fameux Campanile de Venise est enfin presque terminé. Il sera inauguré le 14 juillet, neuf ans, jour pour jour, après son effondrement. Il ne reste plus qu'à mettre en place les sculptures de la logette qui couronne le clocher et les quatre lions des faces nord et midi; ce n'est qu'à grand-peine qu'on a pu reconstruire ces statues colossales qui avaient été fort abîmées. Il avait été question de retarder l'inauguration du Campanile en 1912, afin de célébrer en même temps le millénaire de la fondation de l'édifice primitif. Mais les Vénitiens n'ont pas voulu attendre: il leur tardait de revoir leur cher Campanile.

Le riz rouge Plusieurs explorateurs avaient déjà rencontré en différents parties de l'Afrique du riz croissant à l'état spontané, mais il semble qu'aucun d'eux n'ait attiré son attention sur une variété très caractéristique dont M. Assuran signale l'abondance au Sénégal, aux environs de Richard Toll. Ce riz est le produit d'une plante à rhizomes, vivace par conséquent, qui repousse d'elle-même, aux premières pluies de la saison. Les terrains où il croît sont inondés régulièrement par le Sénégal ou par ses affluents, et à mesure que le fleuve monte, on voit s'élever la tige qui conserve sensiblement la même hauteur au-dessus de l'eau. Le grain, très rouge, très sec et assez dur, se gonfle dans l'eau en abandonnant une grande partie de sa coloration. Avec nourrissant, il est fort apprécié par les indigènes qui le récoltent sans la moindre culture.

Encore un "gratte-ciel" On annonce la construction dans Broadway, la grande artère new-yorkaise, d'un gratte-ciel qui dépassera de beaucoup tous ceux dont s'enorgueillit le grand port américain. Il se composera de deux parties: d'un immeuble colossal d'une hauteur de 225 mètres et qui ne comptera pas moins de trente étages, et d'une tour de 70 mètres qui surplombera ce bloc formidable. Cette tour aura elle-même vingt-cinq étages, soit un total de cinquante-cinq étages et une hauteur de 295 mètres pour la bâtisse entière. C'est un multimillionnaire, M. Wollworth, qui la fait édifier. Le terrain seul, qui a une superficie de 39 500 pieds carrés, a coûté 25 millions de francs, et M. Wollworth estime à 62 millions les frais de construction. Il convient de signaler que M. Wollworth a réalisé son immense fortune en fondant dans les grandes villes des Etats-Unis des magasins où les objets, sans exceptions, sont vendus au prix uniforme de 25 et 50 centimes.

La plus longue barrière Elle va être établie à la frontière des Etats-Unis et du Mexique depuis El Paso (Texas) jusqu'au Pacifique sur une longueur de 1 300 kilomètres. Elle sera faite en roc artificielle.